

Comptes rendus bibliographiques

Gauthier AUBERT, *Le président de Robien, gentilhomme et savant au siècle des Lumières*. Presses universitaires de Rennes, 2001, 396 p.

Aux lecteurs bretons pour lesquels le président de Robien n'est pas un simple parlementaire parmi d'autres, mais le symbole même de l'érudit provincial de haut vol, on recommande volontiers de découvrir ce très bel ouvrage par son épilogue : les pages passionnantes et attentives où l'auteur décrit les différentes faces et les phases de la construction de ce «monument historique en Bretagne» qu'est devenu de sa mort en 1756 à nos jours le président de Robien. À demi oubliée à la fin de l'Ancien Régime, sa mémoire est paradoxalement sauvée par la confiscation de ses collections à l'époque révolutionnaire. L'image qui s'en construit au XIX^e siècle est celle du savant dévoué à sa patrie bretonne, mieux reconnu par l'Europe que par la France, contre le centralisme culturel. Mais sur ce fonds relativement consensuel en Bretagne se superposent plusieurs images relativement autonomes : celle, locale, du naturaliste ; celle, beaucoup plus largement connue de l'archéologue et de l'écrivain en phase avec les préoccupations de l'époque des Lumières ; celle, aussi, de l'amateur d'art. Ainsi cette recherche attentive traverse des pans entiers de la vie culturelle des élites bretonnes depuis plus de deux siècles, dont Robien apparaît en quelque sorte comme l'ancêtre, une sorte de fondateur dont l'ancienneté rejailit en gloire ou tout au moins en respectabilité sur l'ensemble des érudits et des chercheurs ultérieurs.

Les facettes du mythe ont longuement occulté l'homme que Gauthier Aubert nous fait revivre. La très belle iconographie du volume, les cartes et documents nombreux qui accompagnent le texte ou l'inspirent page après page, nous aident à pénétrer plus intimement dans ce récit d'une vie. Pourtant ce très beau travail n'est pas, ou pas seulement, une simple biographie : selon une méthode d'approche à mi-chemin entre micro et macro-histoire, il fait de son personnage une clé pour pénétrer à travers lui dans les champs de l'histoire politique, économique, sociale et culturelle. Derrière chacun des termes du titre et du sous-titre se cache une question implicite : qu'est-ce que la famille de Robien ? Que représente-la noblesse parlementaire en Bretagne au XVIII^e siècle ? Comment peut-on y exercer

une activité érudite ? Y a-t-il, même, une Bretagne des Lumières ? Bref il s'agit, comme l'écrit l'auteur lui-même, «d'éclairer sur les liens entre la noblesse, le savoir et le pouvoir dans la Bretagne du XVIII^e siècle», tout en cherchant à définir «le degré d'originalité» de cette illustration emblématique que constitue depuis deux siècles le président de Robien.

«Gentilhomme» et «savant»... le sous-titre détermine le plan général en forme de diptyque. Gauthier Aubert nous fait en premier lieu pénétrer dans une famille, c'est-à-dire dans une longue histoire et dans une série de réseaux d'alliances, dont le plus central, illustré vers 1733 par le tableau de Pierre Angillis *Le déjeuner au Plessis-de-Kaër* unit au XVIII^e siècle les Robien et les Le Prestre de Châteaugiron. Ces réseaux jouent d'abord un rôle important dans l'ascension sociale et politique des Robien, et en expliquent aussi les limites : faute d'avoir visé plus haut, ou plus loin, la famille, dont Christophe-Paul est le représentant le plus illustre, ne dépassera pas l'horizon provincial, se contentant de cette «noblesse maigre» dédaignée par la noblesse de Cour. Être des premiers en Bretagne, telle semble avoir été l'ambition ultime, réalisée grâce à l'accession aux plus hautes charges du parlement. Mais cette reconstitution des réseaux d'alliances, des communautés d'intérêts, paraît aujourd'hui essentielle pour renouveler l'histoire politique de la Bretagne, en déshérence depuis plusieurs décennies.

Au parlement, qui n'a pas encore au cours des années 1720-1750 cette attitude d'opposition au pouvoir monarchique qui l'illustrera dans la seconde moitié du siècle, Robien est selon les normes peu rigoureuses de l'institution un magistrat très moyennement consciencieux, plus attaché à l'éclat de son rang qu'aux charges quotidiennes du Palais. Du moins a-t-il pour l'historien le mérite d'attirer l'attention sur les soutiens, au sein du parlement, de la politique royale, victimes d'une historiographie qui a trop facilement pris fait et cause pour leurs adversaires de l'époque. Lié aux Le Prestre, les Robien comptent plutôt parmi les soutiens de la monarchie, tout en restant pourtant culturellement attachés à l'héritage des libertés bretonnes et hostiles, comme l'ensemble du corps, aux prétentions de l'intendant. Interprétant avec finesse et persévérance, au-delà du silence des sources, un certain nombre d'indices périphériques, Gauthier Aubert voit avant tout un modéré, un homme du marais politiquement fidèle, mais culturellement distant du pouvoir central, sans qu'on puisse évidemment dire quelle aurait été son attitude lors des crises qui mûrissent rapidement au moment de sa mort.

À travers les Robien, c'est aussi l'assise économique d'une noblesse fortunée, mais à l'échelle de la province, qui est décrite et analysée : une fortune foncière lentement accumulée et rassemblée dans la branche aînée, par le jeu des partages nobles, des héritages, dispersée dans toute la Bretagne, mais progressivement concentrée dans la région de Quintin d'où

est issue la famille, le Trégor, et surtout, le Vannetais où, avec l'achat de la seigneurie du Plessix-de-Kaër, Christophe-Paul de Robien renforce considérablement l'implantation de la famille. Présent plusieurs mois par an sur ses terres, attentif à leur gestion, ne prêtant que peu d'attention aux autres formes de l'économie, Robien, dont l'hôtel de la rue aux Foulons (actuelle rue Le Bastard) à la tourelle familière aux Rennais fait modeste figure à côté de ses résidences rurales, témoigne des préoccupations, des intérêts d'une vieille noblesse terrienne profondément attachée à ses domaines et seigneuries, plus qu'il ne s'en distingue. Un attachement qui est, aussi, culturel : l'évocation de ses biens, de ses résidences, des liens qu'il entretient avec chacune d'elles, illustre les représentations et les valeurs de ces familles partagées entre villes et campagnes plus que véritablement urbanisées (thème que Gauthier Aubert a repris par ailleurs dans un article récent de la revue *Histoire urbaine*).

Le collectionneur, qui a assuré la célébrité posthume du personnage, se coule ici dans la problématique générale des chemins «provinciaux du savoir», titre de la seconde partie de l'ouvrage. De manière à la fois scrupuleuse, attentive aux plus menus indices et au total convaincante, nous est ici montré comment, du collectage local à l'utilisation systématique de réseaux de relations qui vont du revendeur aux grandes ventes et aux marchands de la capitale en passant par le négoce malouin, a pu se constituer un ensemble sans équivalent local, et que son héritier ne semble pas avoir ultérieurement enrichi. Plus encore que tous les autres, le chapitre 7 – «Un automne de la curiosité» – doit être regardé autant que lu, tant, ici, la magnifique iconographie, dont il faut remercier à la fois l'auteur et les Presses universitaires de Rennes (et en particulier la metteuse en pages) impose un va-et-vient constant entre l'image et le texte. Le contenu de la collection qui a sans doute atteint les 8 000 objets montre que coexistait chez son auteur une curiosité de type ancien, friande de raretés, voire d'anomalies ou de monstruosité, et les préoccupations de la science de son temps, dont il avait par ailleurs une approche informée par sa bibliothèque.

Les 184 tableaux dispersés dans ses différentes résidences – mais pour les trois quarts à Rennes – , les quelque 1 175 dessins, selon les inventaires actuels du musée de Rennes, les 6 000 estampes que comptait sans doute au minimum sa collection quelques années avant sa mort complètent le portrait d'un amateur soucieux de reconstituer une sorte de panorama de l'art depuis la Renaissance, sans équivalent à Rennes. Encore faut-il y ajouter les 2 500 à 3 000 volumes de sa bibliothèque qui, par rapport à son époque, son milieu géographique et social, témoigne d'un intérêt marqué pour les sciences, et de l'étendue et de la modernité de ses curiosités. Le cabinet Robien est le seul qui soit connu au-delà des frontières de la province ; cette renommée grandissante explique l'élection en 1755 du

président à l'Académie de Berlin, plus fondée sur les espoirs qu'on place en lui que sur ses publications ; espoirs déçus puisqu'il meurt un an plus tard.

Le travail intellectuel de Robien se situe dans le contexte peu favorable d'une ville sans académie, sans théâtre, dont on a plus d'une fois évoqué le probable «déficit de culture urbaine» de ses élites à l'époque des Lumières. C'est précisément ce déficit qu'à travers l'analyse des deux tentatives avortées de Robien, en 1727 et 1738, pour créer à Rennes une académie, Gauthier Aubert interroge, à partir d'une problématique qui, bien au-delà de son héros concerne l'ensemble des élites sociales rennaises, et même, dans leur diversité, bretonnes. Responsabilité individuelle, partagée ou collective ? La réponse, ici, nous semble judicieusement nuancée. Cet échec, quoi qu'il en soit, a sans doute amené Robien à concentrer ses efforts sur son «grand œuvre personnel» qu'est la *Description historique, topographique et naturelle de la Bretagne*. C'est le mérite et l'intelligence de ce très beau livre – à la fois dans la forme et le fonds – que d'avoir à la fois donné, au-delà du mythe, une image précise et vivante de son héros tout en reformulant plusieurs des questions dont dépend le progrès de notre compréhension de l'histoire sociale et culturelle des élites bretonnes.

Jean QUÉNIART

Bretagne xx^e. Un siècle d'architectures, sous la direction de Patrick DIEUDONNÉ. Terre de Brume/AMAB, 2001, 256 p.

C'est à un merveilleux voyage dans l'espace et le temps que nous invite l'ouvrage publié conjointement par l'association Archives modernes d'architecture de Bretagne (AMAB) et Terre de Brume. Sous la direction scientifique de Philippe Bonnet, conservateur du patrimoine au service de l'Inventaire de Bretagne, de Patrick Dieudonné et de Daniel Le Couédic, tous deux enseignants à l'institut de géoarchitecture de l'université de Bretagne occidentale, une vingtaine d'auteurs (architectes et conservateurs pour la plupart) présentent un échantillon des œuvres jugées les plus représentatives de l'architecture du xx^e siècle en Bretagne, dix par décennie, cent une au total. Le parti retenu de l'échantillonnage et du découpage chronologique peut paraître discutable et les choix ne furent sans doute pas toujours aisés. Mais le résultat est là : cet ouvrage qui ne se veut «ni bilan, ni palmarès», qui n'est donc pas non plus une encyclopédie, est un guide très dense dans son contenu et séduisant dans sa forme. De façon condensée, il fournit un panorama aussi complet que possible de la pratique de l'architecture en Bretagne et des courants fort divers qui l'ont animée durant ce siècle. Cette pratique fut si foisonnante et variée qu'il est justi-